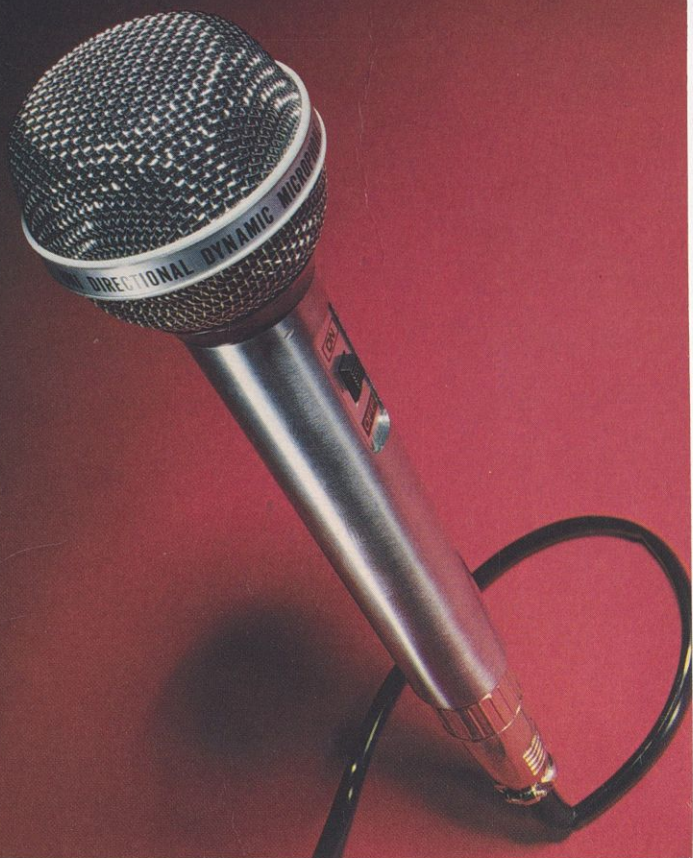


ROLAND DHORDAIN

LE ROMAN DE LA RADIO

Préface d'Alain Decaux
de l'Académie française



à Table Ronde

ROLAND DROUOT

LE ROMAN
DE LA RADIO

LE ROMAN DE LA RADIO
de la T.S.F. aux radios libres

PRÉFACE D'ALAIN BERGÈRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



LA TABLE RONDE
11, rue de la Harpe, PARIS 5^e

6° Lf 278

LE ROMAN DE LA RADIO
de la T.S.F. aux radios libres

94585-2001-20-25-30

ROLAND DHORDAIN

92

1-2

LE ROMAN DE LA RADIO

de la T.S.F. aux radios libres

Préface d'Alain DECAUX
de l'Académie française



LA TABLE RONDE
40, rue du Bac, PARIS 7^e

426

DL-26-09-1983-26249

ROLAND DORDAIN

LE ROMAN
DE LA RADIO

de la T.S.F. aux radios libres

Préface d'Alain DECOUR
de l'Académie française



© Éditions de la Table Ronde, 1983

PRÉFACE

C'était à Nantes, dans le petit appartement préservé où, poursuivie par les sbires de Louis-Philippe, la charmante duchesse de Berry s'était réfugiée. Nous venions de retrouver, au fond d'une chambre, cette cheminée dont nous savions que la plaque pouvait tourner sur des gonds invisibles. Cachette idéale, utilisée à l'époque par la duchesse : derrière la plaque, se trouvait un réduit où une personne pouvait parfaitement se cacher.

Ce jour-là, avec André Castelot, nous revivions pour France-Inter l'épopée de la jeune Napolitaine qui avait tenté de faire flotter de nouveau le drapeau blanc sur la France du roi-citoyen. Tous les deux, micro en main, nous avons gravi l'escalier, rejoint cette pièce célèbre. Nous en étions à l'instant crucial, au clou de ce reportage en direct. André Castelot et moi, plus volubiles l'un que l'autre, nous sommes mis à dépeindre la cheminée, la plaque noircie qui en occupait le fond. Et tout à coup, dans un bel élan d'enthousiasme, j'ai annoncé que j'allais tenter de passer, moi aussi, derrière cette cheminée.

La plaque a parfaitement tourné. Et même elle a grincé : idéal bruit radiophonique. Le passage était étroit, mais suffisant. Les auditeurs ont pu m'entendre souffler un peu, puis annoncer, triomphant, que je me trouvais de l'autre côté : la duchesse de Berry était sauvée !

L'ennui, c'est que j'étais vêtu d'un costume de gabardine beige. Il était neuf, ou presque. Il ne m'a fallu que quelques secondes pour m'apercevoir que la plaque de la cheminée recéléait encore sa suie originelle ! Le costume était pratiquement hors d'usage. Je l'annonçai immédiatement aux auditeurs, conscient de la part qu'ils ne manqueraient pas de prendre dans la grande infortune qui venait de me frapper.

La diffusion d'enregistrements – presque toujours des chansons – venait heureusement ponctuer ces reportages en direct. Nécessité absolue, car ces promenades sur les pas des personnages de l'histoire dureraient deux jours ! il fallait bien permettre à l'auditeur d'user de répit devenu quelquefois urgents. Pendant ce temps, le technicien passait à l'animateur le casque, comme nous disions – c'est-à-dire les écouteurs – qui permettait de converser avec l'antenne à Paris.

Comment ne me souviendrais-je pas de cet instant précis ? Je venais à peine de poser le casque sur ma tête. J'entendis une voix retentissante s'écrier :

« T'en fais pas, Alain ! France-Inter te paiera le teinturier ! »

La voix appartenait à Roland Dhordain, créateur de cette série que des milliers d'auditeurs n'oublieront jamais : « Les Bons Week-ends ». De la radio à l'état pur. Le passé et le présent qui, inextricablement, se mêlaient. Des moyens techniques utilisés au-delà même de ce que l'on en exigeait habituellement. Dans ce cadre, André Castelot a narré en direct la jeunesse de Bonaparte et le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe. Moi, sur le bateau qui, sur une mer un peu trop agitée, me conduisait, en compagnie de Pierre Wiehn, à l'île Sainte-Marguerite, j'ai pu revivre – et faire revivre – le calvaire infligé trois siècles plus tôt à celui que l'histoire a appelé le Masque de fer. Chaque samedi, chaque dimanche, c'était le dépaysement absolu. C'était surtout de la radio, de la vraie. Que le nom de Roland Dhordain soit associé aux « Bons Week-ends », il me semble aujourd'hui qu'il n'est rien là que de naturel.

Dans ce livre, c'est toute la radio – avant, pendant, après la guerre – qu'il raconte. Cette radio qui lui a toujours été nécessaire, autant que l'air qu'il respire. Roland Dhordain n'a pas seulement fait de la radio toute sa vie, il est la radio. Je l'ai toujours connu

débordant d'enthousiasme, épanoui dès qu'il entrait dans un studio, dans une régie, dès qu'il se penchait vers un micro ou invitait quelqu'un à y parler.

Dans cette histoire, qu'il conte avec tant d'allégresse – à chaque instant, le témoin et l'expert viennent donner à l'historien un inestimable coup de main – c'est comme une épopée qu'il ressuscite. D'autant plus merveilleuse que, grâce à Dieu, nombre de pionniers sont toujours parmi nous. Dhordain n'est pas de ces pionniers, bien sûr. Il appartient, si j'ose écrire, à la génération intermédiaire. Mais celle-là a vécu ces temps fantastiques, relayés depuis par la télévision, où toute la société française, hors une certaine intelligentsia toujours empressée à ignorer les véritables priorités, a vécu à l'heure de la radio. En ce temps, une grande émission de variétés, comme celles de Jean-Jacques Vital, de Jean Nohain ou de Max Régnier, vidait les cinémas. La radio était le sujet de conversation des Français.

J'ai même connu un directeur de radio heureux : il s'appelait Roland Dhordain. Dans son grand bureau régna alors le temps des idées. Aussi celui des copains. Il ne les avait pas oubliés en passant de l'autre côté du couloir. Il est une réalité qu'il faut rappeler : c'est sous le règne de Roland Dhordain que France-Inter, handicapée par rapport aux stations périphériques du fait de mille raisons que chacun connaît, rejoignit R.T.L. et Europe n° 1, et parfois les dépassa.

C'est en lisant ce livre que j'ai découvert la dernière aventure de Roland Dhordain. Elle est digne de lui. La cinquantaine bien sonnée, il s'est retrouvé, délirant de bonheur, à la tête d'une radio libre perdue sur la chaîne du Mont-Blanc.

Sa dernière aventure vraiment ? Je viens de le revoir, Roland, intarissable sur ses projets, en prise directe avec ce qu'il faut attendre de la radio de demain.

Depuis que je le connais, il n'a cessé de m'étonner. Je suis prêt à prendre un pari : c'est demain qu'il nous étonnera le plus.

Alain DECAUX
de l'Académie française.

AVANT-HISTOIRE

De nos jours, l'espace radiophonique ressemble à celui des années vingt à trente : c'est le Far West.

Esprit d'initiative, volonté d'entreprendre, bénévolat militant, animent aujourd'hui comme hier les nouveaux conquérants.

La radio de nos fils, comme la T.S.F. de papa, a ses apôtres et ses fanatiques.

Elle a déjà eu ses martyrs, et elle en aura encore.

Quand les premiers tombèrent, l'Etat-shérif s'appelait Giscard. Répression sans complaisance et justice distributive frappèrent à la fois « Radio-Fil Bleu » à Montpellier, dont l'animateur appartenait au parti du président, et « Radio-Riposte » au parti socialiste. Et c'est à cette occasion qu'un futur président de la République, François Mitterrand, est inculpé le 24 août 1979 pour infraction à la loi sur le monopole de diffusion.

Le Shérif a changé mais l'attitude est la même. Toutefois la méthode a évolué. Sans nier le phénomène, on cherche à en limiter les effets. Bref, on organise l'espérance et ce n'est pas simple car on ne colonise pas les médias. Et quand on a la faiblesse de s'y risquer : ils se vengent !

Valéry Giscard d'Estaing a été élu président de la République alors qu'il ne contrôlait ni les radios ni la télévision. Il a été éloigné du pouvoir alors qu'il en maîtrisait tous les rouages.

Il est désormais évident que le « ras-le-bol » des Français s'exerce parfois malgré micros et caméras.

On a beaucoup écrit sur l'influence que les médias pouvaient avoir sur nos comportements individuels. Pour ce qui est de la politique, on ne peut pas dire que la télévision ait tellement réussi à ceux qui en ont abusé. La chute de Giscard étant la démonstration la plus éclatante de l'échec d'un homme qu'on avait trop vu. Et Georges Marchais à l'écran a beaucoup plus servi la promotion du livre de Jean-Pierre Elkabach que celle du parti communiste français. Ces deux exemples de rejet médiatisé n'étant pas isolés, on se demande dès lors, pourquoi depuis la Libération, tous les gouvernements, aussitôt installés dans les palais nationaux, s'emploient immédiatement à en annexer un autre : celui de la radio et de la télévision.

Les neuf sages de la Haute Autorité de l'audiovisuel, de création récente, pourront-ils guérir les médias, depuis toujours malades de la politique ?... L'avenir nous le dira.

« L'âge d'or de la radio » (1) se situe sous la III^e République, celle de M. Albert Lebrun, le président aux grands pieds, la proie idéale des chansonniers montmartrois. Mais c'est sous ce régime, pourtant décrié, que des hommes politiques comme André Tardieu et Georges Mandel permirent à des Pierre et Paul Dupuy et des Marcel Bleustein-Blanchet de créer des stations privées comme le Poste Parisien et Radio-Cité. Des stations à succès dont les programmes inspiraient encore la radio de l'après-guerre et qui restent toujours pour les professionnels des stations de référence.

(1) L'expression est de René Duval. *Histoire de la radio en France*. 1980. Alain Moreau éditeur.

L'âge d'or de la radio, compagnon des stations libres, rêvons, c'était la cohabitation autorisée, la libre concurrence légalisée, entre une quinzaine de radios privées à ressources publicitaires, se partageant l'espace hertzien avec autant de stations d'Etat.

Les débuts de la T.S.F, son développement, son rôle dans la Seconde Guerre mondiale, l'arrivée du monopole, le coup de tonnerre d'Europe n° 1, la mutation de Radio-Luxembourg et la venue des radios libres, cette histoire je veux la raconter car c'est un peu la mienne :

Je suis né avec la radio comme mes enfants avec la télé !

J'ai toujours voulu faire de la radio. A dix ans je jouais à Georges Briquet, dans la cour de l'école, décrivant devant mes copains enthousiastes, l'arrivée des étapes de mon Tour de France imaginaire. Le destin voudra que vingt ans plus tard, le même Georges Briquet me confie la présentation de « Sports et Musique » sur les antennes de la Radiodiffusion française et que devenu responsable de cette même radio d'État, j'aurai la joie de prononcer pour l'idole de mon enfance, devenu directeur du service des sports, les quelques mots qu'on destine à un ami en fin de carrière. Le discours était peut-être traditionnel et banal, mais l'émotion était sincère.

Auditeur de choc, je l'étais quand je tentais d'imposer le programme de Radio-Cité et Charles Trenet à une grand-mère totalement rétro, rivée à l'écoute de Paris-P.T.T., station d'Etat, dont les « vieux succès français », Berthe Sylva et le « Quart d'heure de musique militaire » enchantaient les soirées.

La passion se fit ensuite métier et il me fut donné de jouer à la radio, en vrai cette fois, tous les rôles qu'elle peut offrir à ceux qui la courtisent. J'y ai connu tous les genres, présentation, reportage, information, production. Il m'a même été offert de la diriger. A deux reprises : d'abord en second puis tout seul, nommé en pleine crise

de mai 68, en des temps incertains où les candidatures de fonctionnaires étaient plus que rares.

J'ai donné et je donne toujours beaucoup de moi à la radio... mais ce n'est pas une ingratitude...

Son histoire est une histoire au présent. Et j'ai eu la chance d'en vivre récemment les nouvelles péripéties en dirigeant Radio-Mont-Blanc :

Diffuser vingt-quatre heures de programmes par jour à partir de l'émetteur autonome le plus haut du monde, le faire avec une équipe de trente personnes réparties dans le Val d'Aoste, en France et en Suisse romande... et avoir du succès malgré les difficultés, c'est une expérience que je ne regrette pas même si elle a tourné court pour des raisons non professionnelles. Elle m'aura permis de constater notamment qu'aujourd'hui comme hier la radio suscite toujours des vocations.

Au début de juillet 1982 est arrivé à Radio-Mont-Blanc un garçon de dix-huit ans, engagé comme animateur stagiaire pour la durée des vacances. Bachelier de l'année, il connaît déjà beaucoup de choses de notre métier.

A quinze ans, il monte sa mini radio libre personnelle dans le grenier de la maison de ses parents comme d'autres bricolent une mobylette. Natif de l'Isère, il fait à seize ans, pendant les vacances, de petits débuts à FR3 Chamonix, où il se rend en voisin, mais accompagné par ses parents. Avidé d'apprendre, il recherche la compagnie de ses aînés, qu'il étonne par son savoir. Il écoute toutes les stations, privées ou non, connaît tous les programmes et porte sur certains d'entre eux des jugements non négligeables.

Comme ce fut mon cas à son âge, la radio a éveillé en lui une grande passion. Et on imagine avec quel intérêt l'ancien « fan » de Georges Briquet regarde vivre près de lui, à Radio-Mont-Blanc, le jeune Nicolas.

L'histoire de Rolande, une des journalistes de Radio-Mont-Blanc est non moins significative. Sortie de l'Insti-

tut français de presse avec une maîtrise des sciences de la communication, elle n'a pas trouvé d'emploi dans les journaux mais une situation d'attachée de presse. Mais pas n'importe où : au siège parisien d'une multinationale de l'industrie des supports de communication. Croyez-moi, une situation stable ! Entendant parler de Radio-Mont-Blanc, elle a tout laissé, la situation, la famille et Paris. Tout à fait consciente des difficultés de l'aventure, elle nous est arrivée au début de janvier : « Pour faire enfin de la radio ».

De tels exemples ne sont pas rares et tous les responsables des radios nouvelles pourraient vous en conter de semblables.

Oui la radio est actuelle, et avec le recul on peut sourire des frayeurs des professionnels qui dans les années cinquante, doutaient de leur avenir quand ils n'avaient pas encore réussi à prendre pied à la télévision.

C'est l'histoire de cette étonnante jeunesse de la radio, et des grandes passions qu'elle inspire toujours, que j'ai choisi de raconter.

Roland DHORDAIN.

Chapitre I

LE PAIN, LE LAIT ET ... *Le Petit Parisien*.

« Roland, n'oublie pas le journal ! »

J'ai une dizaine d'années et comme tous les matins, avant d'aller à l'école, je vais acheter le pain, le lait et le journal. Le pain, le lait pour le petit déjeuner, et *Le Petit Parisien*, journal officiel de la famille, pour ma grand-mère qui ne peut commencer la journée sans se plonger dans le feuilleton de son quotidien favori, signé le plus souvent Arthur Bernède, dont vingt ans plus tard Claude Barma adaptera le Belphégor, une des grandes réussites de la télé.

Moi, tout m'intéresse dans le journal ! Bien sûr il m'est interdit de le lire, ce qui ne m'empêche pas de le consulter, assis sur une marche de l'escalier qui conduit à notre appartement, le pain et le pot au lait posés à mes côtés. Et mon enfance sera ainsi marquée par des années de lectures clandestines, souvent interrompues par les voisins partant pour leur travail. Le tout dans une curieuse odeur de pain et de lait mêlée à celle de l'encre d'imprimerie encore toute fraîche.

Dans *Le Petit Parisien*, les gros titres me fascinent. Les photos m'attirent et je lis avec passion, mais sans trop comprendre, les aventures de Stavisky, l'assassinat du conseiller Prince, et surtout, allez savoir pourquoi, l'affaire Violette Nozière, célèbre parricide des années trente dont la victime, mais ça je l'ai compris plus tard, n'avait pas, semble-t-il, toujours été... irréprochable avec la meurtrière, qui sera d'ailleurs libérée, après la Seconde Guerre mondiale.

Je me souviens encore très bien d'un certain nombre de photos, ou de croquis, relatant les principaux événements de l'époque.

En 1932, c'est la mine inquiétante de Gorguloff, le terroriste qui abat Paul Doumer, le président de la République, inaugurant la vente des « Ecrivains combattants ». Et je revois le président, mourant, porté à sa voiture par des officiels et des sergents de ville. Autre image, deux ans plus tard, celle d'un cavalier dressé sur les étriers d'un cheval cabré, frappant de son sabre un individu debout sur le marchepied d'une voiture découverte, tirant au pistolet sur deux personnages qui s'écroulent à l'arrière de la voiture. L'un est en grand uniforme et porte un bicorne, c'est le roi Alexandre de Yougoslavie, l'autre, petite barbiche et binocle, est en civil, c'est Louis Barthou, ministre français des Affaires étrangères. L'un et l'autre assassinés à Marseille par un « oustachi ». Le cavalier était le général Georges, blessé lui aussi dans l'attentat. Le réalisme du croquis, car c'était un dessin, me fit une très grosse impression.

Mais, on le verra, la grande affaire de mon enfance, suivie dans *Le Petit Parisien* et à travers les commentaires de ma famille, car nous n'avions pas encore la T.S.F., ce furent les événements du 6 février 1934, et leurs suites, auxquels, sans la vigilance de ma grand-mère, j'aurais peut-être participé.

On l'aura compris, je n'ai pas été élevé par mes parents, mais par mes grands-parents. La santé de mon père,

grand blessé de la guerre 1914 m'en ayant éloigné jusqu'à l'âge de treize ans. J'ai ainsi vécu mes premières années entre deux personnes, qui quoique finalement très unies, passaient leur vie à se chamailler pour des raisons politiques et confessionnelles.

Grand-mère était bigote et portait au revers de son tailleur des dimanches la marguerite en argent, insigne des « Dames de France », une filiale de l'Action catholique.

Grand-père avait participé au Congrès de Tours de 1920 et s'était inscrit, dans les premiers, à la C.G.T.U. (Confédération générale des travailleurs unifiés).

La première ne jurait que par le cardinal Verdier, archevêque de Paris, surnommé le « bâtisseur » parce qu'il avait inauguré dans son diocèse un grand nombre d'églises toutes plus hideuses les unes que les autres. Quant à mon grand-père, ses idoles s'appelaient Cachin, Marty, le « marin de la mer Noire », et Pierre Laval, alors maire socialiste d'Aubervilliers ; mais il détestait Jacques Doriot, maire de Saint-Denis, communiste pour quelque temps encore, avant de fonder un parti para-fasciste, le P.P.F. (Parti populaire français) et de mourir à la fin de la Seconde Guerre mondiale, sur le front russe et sous l'uniforme nazi.

Oui, les discussions étaient animées à la maison et je suivais difficilement. Le dimanche, envoyé à la messe par grand-mère, je chantais des cantiques, et à la sortie de l'église je vendais *Cœur vaillant*, petit journal bien pensant, dont je braillais la devise : « A cœur vaillant, rien d'impossible ». La semaine, en sortie scolaire, on me surprenait à chanter *L'Internationale*, entraîné par les élèves d'une école où on avait plus souvent le poing levé que la main dans le bénitier !

Mes grands-parents, nés dans le Nord, pas loin d'un village qui porte notre nom, étaient arrivés dans la région parisienne aux alentours de 1900 et s'étaient fixés à Saint-Denis. Très exactement dans le quartier de la Plaine Saint-Denis où les immigrés de l'intérieur, bretons et

gens du Nord, mais aussi les Espagnols et les Italiens de la vallée d'Aoste, avaient chacun leur « village », bien délimité dans cet espace encore provincial, mais peu à peu mangé par les usines.

C'est là que je suis né, dans une petite rue voisine de l'avenue du Président-Wilson, maintenant défoncée par l'autoroute du Nord, mais alors bordée d'énormes platanes qui prenaient les soirs d'été des allures méridionales.

Mon grand-père, un costaud, était vêtu en toute saison d'un bourgeron de toile noire et de pantalons de velours serrés aux chevilles, maintenus par une large ceinture de flanelle grise enserrant des reins puissants. Il inspirait le respect et la force, mais son œil noir, brillant d'une bonté malicieuse, adoucissait un aspect parfois rugueux.

Il travaillait au Gaz de Paris, dont les usines étaient toutes proches de notre domicile. Il était « conducteur de distillation », c'est-à-dire qu'il engouffrait le charbon à pleines pelletées, huit heures par jour, dans les immenses chaudières servant à la fabrication du gaz de ville. Son univers quotidien était de sueur, de poussière et de feu.

Grand-mère, comme son mari, avait dans sa jeunesse travaillé aux champs, puis en usine à son arrivée à Saint-Denis. Pour l'heure, elle m'élevait, en femme du Nord, soignée, économe, à principes... et buvant du café !

On parlait beaucoup politique à la maison et on commentait souvent l'actualité. Et mes grands-parents, très en avance sur leur temps, m'autorisaient à poser des questions et acceptaient d'y répondre... développant parfois des thèses différentes, mais enfin, j'avais de quoi me faire une idée. Et je leur dois, comme plus tard à mes parents, au moment de Munich, d'avoir été tout jeune plongé dans les événements de l'avant-guerre que, grâce à eux, j'ai vécus totalement.

Dès 1934, j'avais alors dix ans, je connaissais les Ligues, le Faisceau, les Jeunesses patriotes et bien sûr les Croix-de-Feu du colonel de La Rocque dont les délégations d'anciens combattants descendaient les Champs-Élysées le dimanche, dans des tenues bleu horizon délavées, casques en tête, et décorations ornant des poitrines bombées pour la circonstance. Ma grand-mère, amie de l'ordre, les regardait avec intérêt. Grand-père redoutait leur possible arrivée au pouvoir, il y voyait l'avènement d'un régime paramilitaire « avec une sentinelle en armes à chaque coin de rue ».

Dans ce climat, on comprendra que la lecture du *Petit Parisien* du 7 février 1934, ne me surprît pas outre mesure. Deux photos à la une ont marqué ma mémoire. L'une d'entre elles représente au fond la Chambre des députés, qu'on n'appelle pas encore l'Assemblée nationale. Au premier plan le pont de la Concorde barré d'une triple haie de gardes mobiles, casque noir, mousqueton à l'épaule, serrés au coude à coude, faisant front à l'émeute.

Une autre encore me revient à l'esprit : les gardes à cheval ont envahi la place de la Concorde qu'ils nettoient de ses manifestants à grands coups de plats de sabre !

« Quel malheur !... des héros de la guerre ! », protestera grand-mère tandis que grand-père, très calme, attendra les consignes des camarades. Elles viendront bientôt, trois jours plus tard je crois bien, pour le grand rassemblement antifasciste.

Grand-père est rentré du travail plus tôt que d'habitude et il s'est livré à d'étranges préparatifs. D'abord il a tapissé le fond de son inévitable casquette avec du papier journal roulé en boules et il a coiffé le tout, enfonçant bien le crâne dans ce casque improvisé. Il a rapporté de l'usine une pleine musette de boulons rouillés et de petits morceaux de fonte dont les cassures coupent comme autant de lames de rasoir ! Il accroche la sacoche ainsi bourrée à l'épaule droite et dans le mouvement la veste s'ouvre et je vois le « nerf de bœuf » attaché à la taille.

Tout à l'heure, cette longue matraque, déroulée et bien en main, fera une arme redoutable. Grand-père est fin prêt pour la contre-manifestation. Il roule une dernière cigarette, embrasse l'épouse, me soulève pour en faire autant... Je n'y tiens plus : « Grand-père, emmène-moi.. ! » Il part d'un grand éclat de rire, grand-mère gronde, je trépigne, elle m'enferme dans sa chambre, tandis que notre manifestant quittant la maison va prendre tranquillement le tramway pour aller sauver la République. Je réussis à m'échapper mais grand-mère me rejoint de justesse au bout de la rue, tandis que l'omnibus disparaît, emmenant grand-père vers sa « manif ».

L'événement, ce soir-là, se déroulera sans moi !

Je serai plus heureux au moment des grèves de 1936. Mon grand-père est alors retraité de la Compagnie du gaz de Paris et il a repris du service comme veilleur de nuit, dans une usine de La Plaine Saint-Denis. Evidemment il fait comme tout le monde, la « grève sur le tas ». Mais pour être gréviste on n'en est pas moins homme, ayant besoin de faire au moins deux repas par jour. Et c'est là que j'entre en scène. Je me propose d'aider grand-père dans sa grève en procédant à son ravitaillement. Mission acceptée et me voici deux fois par jour me présentant au piquet de grève de l'usine, portant la célèbre musette de grand-père, cette fois-ci remplie de victuailles. Je retrouverai mon gréviste dans le petit bureau des surveillants où il tue le temps en jouant aux cartes avec les compagnons.

La partie terminée, grand-père ouvre la musette, débouche le litre de rouge, s'en offre une gorgée au goulot, apprécie d'un claquement de langue, et quand, reposant la bouteille, il m'invite à casser la croûte avec « les hommes », sur un établi recouvert de papier journal, ma joie est alors totale !

Ainsi se déroule une enfance où les jeux de l'actualité m'absorbent beaucoup plus que le Meccano ou le train électrique.

C'est à peu près à cette époque que la T.S.F. est entrée dans ma vie sous la forme d'un récepteur, en noyer ciré, qui régnait tout naturellement à la meilleure place de la salle à manger, sur le buffet Henri II entretenu avec amour par une ménagère attentive.

C'est papa qui dans la famille était le précurseur. La T.S.F. le passionnait aussi et dès 1934, il avait acheté un appareil dernier cri, dont il me faisait la démonstration quand j'étais en vacances chez lui. Et je vous assure que le poste de papa c'était autre chose que les postes à galène que Roger, le fils de nos voisins de palier, bricolait avec des réussites inégales !

Le poste de papa, c'était un monstre mystérieux, enfermé dans une armoire beaucoup plus haute que moi, dont les portes s'ouvraient sur un univers de boutons, de cadres et de lampes grandes comme des verres à bière. Sur le dessus du meuble, une antenne très compliquée, sorte de cadre mobile tissé de fils bleus, jaunes et verts, tournant sur un support métallique.

La manœuvre n'était pas simple. Pour entendre quelque chose, papa devait d'abord laisser chauffer les lampes après avoir branché les accus. Il fallait ensuite tourner lentement le gros bouton de recherche des stations, de la main gauche, et de la main droite, orienter l'antenne en manipulant le cadre avec précaution. Du grand art !

Au début, on ne recevait rien, que des crachements puis c'était un grondement affreux, ensuite des sifflements stridents qui s'amplifiaient, repartaient, revenaient en un concert effrayant. Puis tout à coup, une voix ou une musique nous parvenait incroyablement présente : le miracle s'était accompli, la T.S.F. marchait !

Le poste de T.S.F. de ma grand-mère, celui du buffet Henri II, était déjà plus perfectionné. D'abord il était moins encombrant que celui de papa. Pas de cadre à fils, mais un curieux petit œil vert qui clignotait quand le

poste était mal réglé, et dont le regard se stabilisait quand on avait trouvé la bonne longueur d'onde.

A cette époque, l'éther étant beaucoup moins encombré que maintenant, on entendait très bien des stations parfois éloignées, dont les émetteurs étaient pourtant loin d'atteindre les puissances d'aujourd'hui. On reconnaissait les différentes stations grâce à des motifs musicaux qu'on appellera ensuite « indicatifs » puis « jingles ». Vienne s'annonçait par une valse, Stuttgart par une marche militaire. La voix féminine de la radio de Rome faisait rêver des milliers d'auditeurs européens et « Aqui-Radio-Andorra » le gazouillis qui venait du Sud rendait célèbre la petite principauté. Mais quand éclatait, en tonnerre gascon, la voix de Jean Roy, on savait que l'on était à l'écoute de Radio-Toulouse que l'on entendait alors dans toute l'Europe.

Tous les soirs, assis devant le poste, et regardant le petit œil vert, je me demandais comment on en était arrivé là, et quelle magie rendait tout cela possible. Je ne savais pas alors qu'il avait fallu plus de cinquante ans de hasard, de tâtonnements, d'expériences ratées puis réussies, pour que me parvienne la voix de Charles Trenet, celle d'Edith Piaf, ou celle de Saint-Granier, commençant tous les soirs son émission de Radio-Cité par le célèbre « Bonsoir mes chers auditeurs, Bonsoir ! »

Je ne savais pas non plus qu'un certain Maxwell dès 1867 avait intuitivement ressenti l'existence d'ondes comparables aux ondes lumineuses, mais dotées de propriétés électromagnétiques. Je ne me doutais pas qu'un Allemand, nommé Hertz, grand amateur d'expériences de physique, devait les révéler en leur donnant son nom ; que le Français Edouard Branly les apprivoiserait en fabriquant le premier « radioconducteur » et que les applications de cette découverte seraient l'occasion d'une course poursuite entre l'Italien Marconi et le

Français Ducretet. En fait je connaissais le nom de cet industriel car c'est à lui que ma grand-mère avait fait confiance en achetant le premier récepteur de T.S.F. qui portait sa marque. Mais j'ignorais tout de Lee de Forest, le créateur de la lampe amplificatrice à trois électrodes, qui en donnant une voix à la T.S.F. devait lui permettre de découvrir son langage.

En revanche je savais que la tour Eiffel avait joué un grand rôle dans l'avènement de la T.S.F., ma grand-mère étant une fidèle habituée de la doyenne des stations. Mais ce dont je ne me doutais pas alors c'est que trente ans plus tard je deviendrais directeur de la Radiodiffusion française et qu'un des pionniers du Poste de la tour Eiffel, Pierre Descaves, me ferait l'honneur d'une visite détaillée du studio de ses débuts, véritable musée de la parole, situé sous le pilier Nord de la célèbre construction. C'est à cette occasion que je découvrirai qu'un des plus talentueux réalisateurs de la radio, Paul Castan, toujours alors en exercice sur France-Musique et France-Culture, était le plus ancien membre de l'équipe du Poste de la tour Eiffel. En 1921 Paul Castan, à 23 ans, dirige un théâtre d'avant-garde, situé avenue Rapp à deux pas de la « tour » où l'on se livre alors au montage des émetteurs d'une station expérimentale de radio. Pour régler les micros, hier comme aujourd'hui, il faut une voix. Et les techniciens font naturellement appel à leur voisin, le comédien qui se promène parfois dans les jardins du Champ-de-Mars. Pour ce premier essai de voix Paul Castan choisit La Fontaine, et bientôt les ingénieurs s'affairent, tandis que pour la première fois « Le Meunier, son fils et l'âne » s'envolent sur les ondes. La séance terminée, on demande à Castan s'il peut revenir le lendemain, puis le surlendemain... Ayant d'abord acquiescé pour rendre service, il y prend goût. Et jusqu'à sa mort récente, il n'abandonnera pas le chemin des studios. Du Poste de

« (...) Dans ce livre, c'est toute la radio — avant, pendant, après la guerre — qu'il raconte. Cette radio qui lui a toujours été nécessaire, autant que l'air qu'il respire. Roland Dhordain n'a pas seulement fait de la radio toute sa vie, il est la radio. Je l'ai toujours connu débordant d'enthousiasme, épanoui dès qu'il entrait dans un studio, dans une régie, dès qu'il se penchait vers un micro ou invitait quelqu'un à y parler.

« Dans cette histoire, qu'il conte avec tant d'allégresse — à chaque instant, le témoin et l'expert viennent donner à l'historien un inestimable coup de main — c'est comme une épopée qu'il ressuscite (...) »

Alain DECAUX,
de l'Académie française.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

